

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME ! (2)

« On la trouve partout, la Vierge Immaculée ! Partout !...
 – Hélas ! non pas encore dans tous les cœurs... Tout le monde dort.
 – Allons réveiller l'univers ! Faire régner le Cœur Immaculé de Marie ! »

(Oratorio de frère Henry de la Croix)

BRAVANT les froidures d'un mois de décembre particulièrement rigoureux, nos familles phalangistes ont maintenu l'élan de leur dévotion réparatrice par leurs pèlerinages ; et tous ceux qui ne purent venir s'y associèrent par la récitation du chapelet. Ils furent une cinquantaine bien comptée à chaque fois, pour visiter le samedi 10 décembre *L'ANCIEN CARMEL DE PAU*, où vécut sainte Marie de Jésus-Crucifié ; le dimanche de *Gaudete* 11 décembre, ce fut au tour du charmant petit sanctuaire *NOTRE-DAME DE PAIX* dans le diocèse de Rouen, pour y célébrer l'Immaculée Conception, Médiatrice de toute paix ; enfin le samedi 17 décembre, *NOTRE-DAME DE LIESSE* au diocèse de Soissons, au cœur de la Religion royale.

Trois fleurs de Lys odoriférantes à offrir au plus beau Lys de France, notre Reine Immaculée, de façon à consoler son Cœur en grand chagrin devant l'ingratitude, l'indifférence de tant de ses enfants, et préparer son Retour, son Règne dans tous les cœurs !

À L'ÉCOLE DE SAINTE MARIAM

Les familles du cercle de Pau et de toute la région s'étaient donné le mot : en ce jour anniversaire de la première apparition de Pontevedra, où fut communiquée par le Ciel la " dévotion réparatrice " l'occasion

était unique de pouvoir pénétrer dans l'ancien Carmel de Pau, où vécut la petite arabe au cœur de flamme, sainte Marie de Jésus-Crucifié, que le pape François a heureusement canonisée le 17 mai 2015. La vie de cette petite carmélite, parfaite fille du " Père saint Élie ", ses charismes pour le moins étonnants, parfois déconcertants, mais reconnus maintenant par l'Église, ses paroles simples, radicales comme celles des saints, recueillies lors de ses extases par les sœurs qui prenaient tout en note, ont tout pour enflammer notre zèle de dévotion pour le Cœur Immaculé de Marie, sanctuaire de l'Esprit-Saint, et de l'esprit de réparation qui lui est intimement lié.

Nos amis commencèrent par réciter le chapelet dans l'ermitage de Notre-Dame du Mont-Carmel, où la sainte a tant prié pour l'Église, le Saint-Père, la France sa patrie d'adoption et sa communauté : « *Je voudrais, disait-elle, des lèvres passées par le feu pour dire le Nom de Marie et pour l'écrire.* » N'était-ce pas en affirmant sa fidélité à l'Église qu'elle avait été martyrisée à l'âge de treize ans par un musulman fanatique, qui voulait la contraindre à renier sa foi : « *Musulmane ! Non, jamais ! Je suis fille de l'Église catholique, apostolique et romaine, et j'espère, avec la grâce de Dieu, persévérer jusqu'à la mort dans ma religion, qui est la seule vraie.* »

Elle priait aussi beaucoup pour les pécheurs, et frère Gérard aimait dans ses retraites aux enfants citer l'appel que la carmélite entendit un jour de la bouche du Sauveur : « *Pécheurs, je ne vous demande pas pourquoi vous avez péché, mais pourquoi vous ne vous convertissez point. Je ne regarde pas votre passé, pourvu que vous veniez à moi. Mon Père a créé pour vous le ciel et la terre ; venez, je vous sauverai... [Le Seigneur] frappe à toutes les portes ; personne ne veut lui ouvrir ; il appelle, personne ne répond ; il attend, personne ne vient.* »

Sainte Marie de Jésus crucifié reçut le charisme d'union à tous les états de Notre-Seigneur, en particulier la grâce singulière du " cœur transpercé ", reçue à l'er-



« Plus tard, il viendra beaucoup de monde honorer la Très Sainte Vierge, ma Mère, dans cet ermitage. Elle y répandra ses grâces. »
 (Sainte Marie de Jésus-Crucifié, 24 mai 1873)



LA FRANCE, LA FRANCE SEULE !

POUR la nouvelle année 1960, l'abbé de Nantes, notre Père, avait commencé sa *LETTRE À MES AMIS* 63 ainsi :
« Je voulais vous écrire mes vœux pour l'an de grâce 1960, an I de l'expansion du communisme mondial selon les déclarations de son chef, année aussi de la révélation du dernier secret de Fatima. J'ai retardé cette lettre, trop lourde de craintes et en même temps chargée d'une grande espérance. En annonçant que le sang y coulerait, sang de soldats, sang de martyrs, je sentais que ces tristes prévisions ne tarderaient pas à être tragiquement confirmées. Où ce sang devait-il couler ? dans quelles conditions et pourquoi ? C'était à ces questions que je voulais répondre pour fortifier vos âmes et les éclairer de Vérité. »

Depuis l'année 1991 date de son indépendance, depuis la Révolution orange en 2004, le désordre, la pauvreté, la corruption règnent en maîtres en Ukraine où le sang coule désormais à flots depuis la révolution du Maïdan en 2014 et, plus encore, depuis le 22 février 2022. Pour quelle raison ? Parce que les États-Unis et leurs "alliés" européens ont décidé d'asservir ce pays incapable de vivre son indépendance, de le diviser, de le détruire même s'il était possible... par haine d'une Russie qui entend défendre jalousement son territoire, son indépendance, sa souveraineté, ses richesses... et par-dessus tout son âme, hier sous possession communiste, mais aujourd'hui chrétienne... et demain catholique.

Donc il nous faut, nous catholiques, prendre le parti de la Russie ?... Non ! Celui des États-Unis ? Évidemment non ! Rester neutres ? Encore moins ! Dans cette affaire internationale qui menace la paix du monde, il nous faut prendre, nous catholiques français, le parti qui n'est défendu par personne et qui est tout simplement celui de la France, de la France seule ! Et l'intérêt supérieur de notre pays comme celui sans doute d'ailleurs de tous les États européens passe par le rétablissement durable de l'ordre et de la paix en Ukraine... Or, seule la Russie peut et surtout veut le faire en déployant toute la force nécessaire à sa disposition avec tous les efforts et sacrifices qu'une telle opération implique.

Donc dans de telles conditions, désirer un échec de la Russie, pire : travailler à sa défaite, est une profonde erreur politique et même une faute morale grave. La décomposition sociale qui ronge l'Ukraine depuis maintenant plus de trente ans finira inmanquablement par traverser ses frontières et gangrener d'autres pays si elle n'est pas jugulée. Mais surtout un nouvel effondrement de la Russie achèverait l'asservissement d'une France surendettée, désindustrialisée, isolée au sein d'une Union européenne dominée par une riche Allemagne qui a les moyens de se réarmer, bien décidée à resserrer les rangs avec l'OTAN donc avec les États-Unis.

Doit-on toujours parler d'« expansion du communisme mondial » ? Oui, mais là où on ne l'attendait pas en 1960. Cette idéologie destructrice et ses principes antireligieux,

antisociaux, antifamiliaux, inhumains, se sont enracinés et se sont étendus chez nous en Occident, et contre ceux-ci l'Église n'a montré aucune opposition depuis qu'au concile Vatican II elle a refusé de condamner le marxisme.

Comment nos sociétés pourraient-elles subsister quand ses gouvernants appliquent des principes destructeurs et ne font rien pour défendre, encourager, aider, favoriser ceux qui se vouent à son salut ? Paul VI a hypocritement pleuré sur l'autodémolition de l'Église, lui le responsable de sa perte. De même, nos gouvernants français pleurent sur l'autodémolition de la France, eux qui mettent en œuvre des lois et des projets qui vont toujours plus loin dans l'horreur de l'avortement, de l'euthanasie, de l'immoralité, de la trahison, de l'anticivilisation et de l'irrégion.

On pourrait objecter qu'en Europe aucun gouvernement ne se dit communiste et que les partis communistes ont un poids si faible qu'ils sont comme n'existant plus. Ce à quoi nous répondrions : certes, il n'y a plus de drapeaux rouges, ni de militants encartés, mais nos sociétés sont imprégnées de matérialisme dialectique et de révolte contre Dieu.

Marx considérait que les conditions matérielles d'existence des hommes, en particulier leur place dans les rapports de production, déterminent leur conscience et que la dialectique de l'histoire trouve son origine dans les oppositions de classes sociales, dans la lutte entre leurs intérêts divergents. Eh bien ! contrairement aux apparences, nous y sommes bien ! Les orientations législatives actuelles sont adoptées dans le but de faire échapper l'enfant et l'adulte à leur milieu, à leur famille, à leur paroisse, à leur pays, à tout cadre, à toute institution, à tout devoir envers Dieu. Que ce soit dans le domaine de l'éducation où l'enfant doit s'éduquer lui-même, dans le domaine de la morale où l'homme doit pouvoir déterminer son genre, dans le domaine de la politique où le citoyen adopte ses propres lois, tout est fait pour que, d'une façon plus radicale que Marx, mais toujours dans la même logique, l'homme ne soit plus soumis à aucune condition matérielle de son existence, y compris celles inscrites par Dieu dans la nature humaine.

Toute cette idéologie se résume dans ce que l'on appelle le *wokisme*, mouvement qui nous vient des États-Unis, mais dont les origines idéologiques se situent dans la *french theory*, c'est-à-dire dans les écrits des théoriciens français modernes de la *déconstruction*, comme Foucault, Derrida et Deleuze. Il est de bon ton, par ignorance ou par esprit subversif, de dire que ce n'est pas du marxisme, car la lutte des classes et l'ouvrier ne sont pas au cœur de cette idéologie. Oui, mais il s'agit bien des principes de Marx. Matérialisme dialectique, révolte, révolution, haine de Dieu, tout cela est contenu dans le mot de *déconstruction*, au fondement du *wokisme*.

Plus profondément encore, le marxisme, fait remarquer

donc parfaitement responsable de « *l'orage inévitable* [sic] *qui allait bientôt éclater* » (Peter Seewald, p. 480 et 497).

Avec quelques autres experts et l'appui décisif du pape Jean XXIII, l'abbé Ratzinger déclencha cet orage : dès les premiers jours du Concile, il manœuvra très habilement pour le soustraire au contrôle des théologiens du Saint-Office, et pour obtenir ensuite le rejet de leurs schémas.

Désavouant le cardinal Ottaviani qui voulait que l'assemblée des évêques les approuve sans tarder, Jean XXIII donna satisfaction à la minorité réformiste en décidant que le schéma sur la liturgie serait étudié et discuté en premier.

Dans les questions liturgiques, il s'agit de matières mixtes. La liturgie n'a pas la perfection des Écritures divinement inspirées ni le caractère immuable des définitions dogmatiques. Les novateurs allaient donc pouvoir facilement proposer des réformes, des innovations, et ainsi enclencher l'*aggiornamento* de l'Église.

Ratzinger raconte : « *Les schémas de la Commission théologique, dont le premier [sur les sources de la révélation] était maintenant à la disposition des Pères pour être étudié, étaient empreints de l'esprit qui avait marqué la fin du dix-neuvième siècle, autrement dit un esprit "qui est contre" [contre les erreurs condamnées dans le SYLLABUS en 1864]. Et cet esprit devait paraître glacial, voire choquant, à côté de la grande éclosion du schéma sur la liturgie. La crispation qu'avait provoquée le combat (contre le modernisme), un combat jadis certainement nécessaire, avait marqué ces schémas et les avait façonnés en une théologie essentiellement négative [mais catholique !]. Avec le schéma sur la liturgie, cet esprit "qui est contre" [contre les hérésies des néo-modernistes, réprouvées par Pie XII dans son encyclique HUMANI GENERIS, de 1950], cet esprit négatif disparut au profit d'une nouvelle opportunité positive s'offrant aux évêques.*

« *Les paroles du Pape dans le discours d'ouverture : l'Église n'a pas à condamner maintenant, mais à prodiguer le remède de la miséricorde, le Concile n'a pas à prononcer des interdits, mais à présenter la foi de manière positive et nouvelle... tout ce que l'on avait auparavant considéré comme une expression du tempérament personnel de Jean XXIII prit désormais tout son sens, devenant compréhensible et significatif.* » (cité par Trippen, p. 333)

LE CONTRE-SCHÉMA SUR LA RÉVÉLATION

L'abbé Ratzinger présenta le 25 octobre 1962, devant un groupe d'évêques allemands et français, son contre-schéma sur la Révélation : ronéotypé à plusieurs centaines d'exemplaires, il commençait à circuler parmi les évêques.

Il se trouve que notre Père eut connaissance de ce texte, grâce à un séminariste romain qui, chargé de faire le ménage dans les appartements des évêques, trouva un jour, dans la corbeille à papier de l'un d'eux, un texte qu'il s'empressa de lui communiquer. L'abbé de Nantes, alors curé de Villemaur, fut stupéfait à la lecture de ces pages, et il en écrivit sa *LETTRE À MES AMIS* n° 132 :

« Dix petites pages de texte latin, très dense, qu'il faut étudier avec soin. Les présidents des conférences épiscopales d'Autriche, de Belgique, de Gaule, de Germanie et de Hollande proposent ce schéma aux Pères comme matière de leur prochain examen. Il est, disent-ils, "*certes d'un ton fort positif et pastoral*" et cela sous-entend qu'il se distingue par là de tout ce qui a été proposé jusqu'ici régulièrement. Eh bien ! ce schéma me paraît donner comme définitions infaillibles de la foi chrétienne les principes religieux fondamentaux du progressisme et du teilhardisme.

« L'événement du siècle est là. La Révolution propose à l'Église son cadeau, à visage découvert. »

Le 20 novembre 1962, grâce à l'appui de Jean XXIII, qui viola le règlement du Concile, les réformistes obtinrent le rejet définitif du schéma sur *LES SOURCES DE LA RÉVÉLATION*. Ratzinger exultait : lui et ses affidés l'avaient emporté. Il pourra plus tard publier ses chroniques des sessions de Vatican II, sous le titre significatif *MON CONCILE*.

L'historien Ruggieri remarque « que la période du 14 novembre au 8 décembre, et surtout la semaine du 14 au 21 novembre 1962, consacrée au débat concernant le schéma sur les sources de la révélation, a été le moment où un changement décisif a eu lieu pour l'avenir du Concile et, par conséquent, pour l'Église catholique elle-même : de l'Église-Pacelli, encore essentiellement hostile à la modernité et qui fut le dernier héritier de l'Église de la restauration du dix-neuvième siècle [l'Église du *SYLLABUS*], on est passé à l'Église qui est l'amie de tous les hommes, même si ces enfants sont ceux de la société moderne, de sa culture et de son histoire », bref, l'Église-Masdu.

Lors de la deuxième session de Vatican II, en 1963, Ratzinger écrivait au secrétaire du cardinal Frings : « Je crois que l'on peut être très satisfait du schéma sur l'Église. On détecte déjà le progrès accompli rien qu'en comparant la composition de l'ancien et du nouveau schéma. Dans l'ancien, 90 % du contenu appartenait aux 19^e et 20^e siècles ; maintenant c'est la patristique qui domine ; le moyen âge et les temps modernes subsistent dans la proportion convenable. » (cité par Trippen, p. 369)

« 90 % du contenu appartenait aux dix-neuvième et vingtième siècles », c'est-à-dire était marqué par les condamnations des erreurs modernes fulminées par les papes Grégoire XVI, Pie IX, Pie X et Pie XII.

« La patristique domine »... C'est dire que l'on

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2022

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

L'ÉGLISE MISSIONNAIRE

Qu'est-ce que l'Église missionnaire ? Jusqu'à nos temps modernes, les missionnaires et les théologiens n'y avaient pas vraiment réfléchi. Ils n'étaient pas à s'examiner comme nos modernes apôtres, mais étaient tournés vers la conversion des païens qu'on pensait voués à l'enfer et qu'il était urgent de baptiser pour les sauver, selon l'ordre même de Jésus dans l'Évangile : « *Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.* » (Mc 16,15-16) L'axiome « hors de l'Église point de salut » était pris au sens strict, peut-être trop, mais il a conduit les missionnaires au dévouement pour le salut des âmes, jusqu'au martyre. Il les a conduits aussi à avoir recours à la Croisade pour imposer la prédication. Selon l'abbé de Nantes, « la liberté humaine parfaite n'appartient qu'à Jésus-Christ et, dans le don divin qu'il lui en a fait, à l'Église catholique. Elle est seule la religion véritable et la société parfaite dont les droits dominant tous pouvoirs et tous individus créés. C'est en vertu de leur appartenance à cette Église divine et vraie que tous les catholiques ont une pleine liberté de culte et d'apostolat en toute nation et tout État. » (LETTRE À MES AMIS n° 185, 1^{er} octobre 1964)

Tout cela changea sous Léon XIII qui, par libéralisme, a abandonné la traditionnelle concertation entre l'Église et l'État pour établir une Chrétienté. La première partie de cette étude montrera comment la création d'une "science" des missions, la "missiologie", donna un nouvel objectif à l'Église, la création d'Églises indépendantes de l'Europe. Nous montrerons ensuite comment l'Église missionnaire fut et demeure latine, qu'elle n'est féconde que par ses martyrs et par la Croisade, et qu'elle est française !

- I -

DE LA CHRÉTIENTÉ À L'ÉGLISE INDIGÈNE, PAR LIBÉRALISME

L'encyclique *SANCTA DEI CIVITAS* du 3 décembre 1880 consacra d'abord l'abandon par Léon XIII de la lutte contre le protestantisme dans les missions : « *Nous passons en effet sous silence les difficultés et les obstacles nés des contradictions. Souvent, en effet, des hommes fallacieux, des semeurs d'erreurs, se donnent pour les apôtres du Christ et abondamment pourvus de ressources humaines, entravent le ministère des prêtres catholiques, ou viennent après ceux qui sont partis, ou élèvent chaire contre chaire... Plût à Dieu qu'ils ne réussissent point dans leurs artifices.* » Les missionnaires étaient seulement incités à plus de zèle et les chrétiens à verser plus d'argent pour entrer en compétition et non combattre ces missions protestantes.

LE LIBÉRALISME, OBSTACLE À LA MISSION DE SALUT UNIVERSEL DE L'ÉGLISE.

Les Pères Blancs commencèrent alors une cohabitation avec les missionnaires protestants en Afrique, jusqu'à leur laisser des territoires à évangéliser. C'était une violation de la mission de salut universelle de l'Église, nouvelle praxis inaugurée par le cardinal Lavignerie qui écrivait à ses missionnaires du Nyanza,

le 24 mars 1883 : « *Un représentant de la Mission Church est venu me trouver à Tunis pour me dire que la Société avait l'intention d'envoyer les missionnaires actuels de l'Ouganda à l'est du lac Victoria. Il ajoutait seulement qu'il voulait avoir l'assurance que vous ne les suivriez pas. Je la lui ai donnée en lui disant avec franchise (sic !) que notre règle était de ne point nous établir dans le voisinage des autres missions (sic !), même catholiques (c'est un pur mensonge, car Lavignerie s'était fait attribuer les missions des Pères du Saint-Esprit dès 1878) et qu'en conséquence ils pouvaient être assurés que vous ne les suivriez pas. J'ai trouvé ce représentant de La Mission Church, qui est un personnage considérable... dans de très bonnes dispositions apparentes...* » (Jean-Claude Cellier, *HISTOIRE DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE*, Karthala, 2009, p. 179) Et lorsque Lavignerie apprit que le Père Lourdel controversait avec les protestants, il en fut très mécontent et lui imposa « de maintenir cette bonne harmonie et pour cela de ne pas se placer trop près les uns des autres ». Des relations cordiales s'instaurèrent même entre Mgr Livinhac et les pasteurs, on se rendait mutuellement service... Cela continua dans le vicariat de Dar-Es-Salaam en 1906,

l'Occident des siècles passés, comme il l'a clairement expliqué le 30 septembre 2022 à l'occasion de la signature des traités d'adhésion à la Russie des Républiques de Donetsk et Lougansk et des régions de Zaporijjia et de Kherson. « *Il est bon de rappeler à l'Occident qu'il a commencé sa politique coloniale dès le Moyen Âge, suivie de la traite mondiale des esclaves, du génocide des tribus indiennes en Amérique, du pillage de l'Inde et de l'Afrique, des guerres de l'Angleterre et de la France contre la Chine, à la suite desquelles elle a été contrainte d'ouvrir ses ports au commerce de l'opium.* »

Avec cette analyse libérale selon laquelle chaque pays doit vivre en fonction de sa culture, sa religion, les principes librement posés par leurs peuples, Poutine fait obstacle au rayonnement missionnaire et colonisateur d'hier de l'Occident parfaitement légitime car siège de la civilisation chrétienne et source du rayonnement missionnaire et colonisateur de demain de la Russie lorsqu'elle sera revenue de son schisme.

D'autre part, cette indifférence à toute forme idéologique de gouvernement est un danger pour une Russie qui, du fait des États-Unis et de leurs alliés, se trouve actuellement sur une trajectoire qui la conduit à nouer des liens de plus en plus étroits avec la République populaire de Chine dont elle risque "d'importer" sur son propre territoire, au sein de sa population, l'idéologie communiste. Par exemple, des accords sino-russes prévoient des échanges d'étudiants. Il y a des universitaires russes et des intellectuels qui tournent leurs regards admiratifs vers les institutions d'une Chine qui semble avoir réussi là où l'URSS a échoué...

Mais il y a plus grave encore.

Vladimir Poutine n'est pas l'homme d'un parti et encore moins celui d'une idéologie. Il est très lucide quant aux vices du régime soviétique qui ont provoqué son effondrement général en 1991. Mais il n'envisage pas, pour autant, de rejeter entièrement "l'œuvre" de l'URSS. « *La Russie est l'État successeur légal de l'URSS, et la période soviétique – avec tous ses triomphes et ses tragédies – est une partie inaliénable de notre histoire millénaire.* » Et c'est là précisément que réside chez Poutine une grosse ambiguïté, ne voulant clairement distinguer la Russie de l'URSS. Or il est un prétendu "triomphe" de l'URSS auquel il tient particulièrement, lui et tout son peuple d'ailleurs : "la Grande Guerre patriotique". Il sait parler avec beaucoup d'émotion des immenses sacrifices que les populations russes ont dû consentir durant le conflit mais il demeure très dépendant de la grille d'analyse des événements, de l'histoire tels qu'ils lui ont été sans doute enseignés à l'Université soviétique.

Dans un article publié le 19 juin 2020, Vladimir

Poutine nie toute responsabilité de l'URSS dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Il affirme qu'à partir de l'année 1944, « *l'Armée rouge a entamé sa mission de libération en Europe. Elle a sauvé des nations entières de la destruction et de l'esclavage, et de l'horreur de l'Holocauste.* » Il loue l'ordre mondial instauré à l'issue du conflit par Staline, Roosevelt et Churchill à la faveur duquel l'URSS a pris « *la tête du mouvement anticolonial, qui a ouvert à de nombreux peuples du monde entier la possibilité de progresser, de réduire la pauvreté et les inégalités, et de vaincre la faim et la maladie.* »

Cette analyse politique est diamétralement opposée à celle de la Sainte Vierge car c'est bien cette victoire remportée par les forces communistes soviétiques qui a permis à la Russie de « *répandre ses erreurs* » dans le monde entier, en particulier pour libérer les peuples du "joug colonialiste" occidental et leur rendre dans les larmes et dans le sang une prétendue liberté.

C'est précisément ce que notre Père dénonça avec une clairvoyante acuité dans sa *LETTRE À MES AMIS* n° 100 du 1^{er} janvier 1962 : « *Derrière la façade nationaliste, raciste et xénophobe, c'est le communisme mondial qui ravit à l'Europe tout entière son aire ancienne de civilisation, avec l'accord des grandes démocraties anglo-saxonnes. Nous, peuples catholiques, européens, sommes dépouillés, bannis, haïs, et c'est de nous, de ce que nous représentons qu'on libère les peuples.* »

Aussi cet objectif affiché aujourd'hui de « *dénazifier* » l'Ukraine, terre avant tout chrétienne, l'emploi de cette rhétorique soviétique qui n'a rien de russe n'est-elle pas l'expression d'une volonté de mener cette « *opération militaire spéciale* » dans l'esprit révolutionnaire de la "Grande Guerre patriotique"? Et lorsque cette guerre cessera, quelle paix sera possible entre une Russie et une Ukraine – peuples chrétiens – devenus ennemis mortels, séparés par ce flot de sang versé par leurs soldats dressés les uns contre les autres dans ces combats fratricides?

Aussi notre première espérance, pour l'issue de cette guerre, c'est la conversion de la Russie... et de l'Ukraine que le Saint-Père a consacrées, l'une comme l'autre, au Cœur Immaculé de Marie. Une paix durable, qui sera un miracle, ne pourra naître que d'une vraie conversion de ces deux pays qui partagent en définitive les mêmes "erreurs". Mais encore faut-il que le Saint-Père, consacré également « *motu proprio* » à ce même Cœur Immaculé, revienne de ses erreurs à lui. « *Ah ! restez avec nous, Notre-Dame ! Soyez le salut du pape François. Enflammez son cœur de Pasteur du désir de vous consoler et le dogme de la foi sera restauré !* »
(père Bruno de Jésus-Marie.)

de 4700 décès, on estime à 3000 par an le nombre d'euthanasies et de sédations terminales en France.

Sous prétexte de refuser l'acharnement thérapeutique et cette mort technicisée et déshumanisée, les francs-maçons veulent imposer à la société une alternative, l'euthanasie sans égard pour l'au-delà de la mort.

Si la mort est une fin inexorable et absolue de toute existence humaine, de fait, pourquoi prolonger une vie, de toute façon sans prix, lorsqu'elle est ressentie comme insupportable ? Au nom de qui et de quoi priver quiconque de la possibilité de se jeter dans le néant pour faire ainsi disparaître à jamais d'indicibles souffrances ? Seuls les chrétiens, illuminés de l'intelligence que leur procure la foi catholique peuvent répondre à cette question, car ils savent, par la résurrection de Notre-Seigneur, revenu de la mort endurée sur la Croix, qu'une vie nouvelle nous attend après la mort qui n'est donc qu'un passage. Mais avec cette tragique alternative : le Ciel ou l'Enfer et pour l'éternité ! Or cette alternative, toute dépendante de la sainteté de Justice et de Miséricorde du Bon Dieu, et confiée au Cœur Immaculé de Marie, est déterminée par la vie que chacun mène sur cette terre, et en particulier, par la manière de rendre à Dieu son âme qui vient de Lui seul.

L'acceptation lucide de la mort avec toutes ses angoisses, ses peines et ses souffrances qui l'accompagnent nécessairement, mais qui ne durent qu'un temps, en fait un acte ultime de foi et d'amour rendu à Dieu par sa créature, dont Jésus nous offre le modèle "unique" sur la Croix.

Dès lors, seule l'Église a autorité et sagesse pour se prononcer en dernier recours sur les questions morales très difficiles posées par les progrès de la médecine moderne et auxquelles sont confrontés les grands malades, en particulier ceux qui sont sur le point d'achever leur pèlerinage en cette vallée de larmes, ainsi que leurs familles et même les médecins : qu'est-il permis de faire au regard du Bon Dieu ?

Or l'État républicain s'est arrogé le droit de décider, de légiférer dans ce domaine éminemment religieux et pour lequel il s'est ostensiblement crevé les yeux en ayant par principe exclu l'Église par haine du Bon Dieu. Ainsi un sujet, dont dépend le salut des âmes, est livré de façon absolument sacrilège à la discussion démocratique, avec à la clef toutes les passions politiques, médiatiques, électorales où tout, absolument tout est biaisé.

En revanche, il existe une force qui, elle, n'a pas les "yeux crevés". C'est la franc-maçonnerie qui, dans cette affaire, mène la danse comme nous allons le montrer. Son objectif est bien arrêté et bien précis et elle sait prendre le temps et les moyens pour y

parvenir : tenter les âmes sur le point de paraître devant leur Dieu, avec la "bénédiction" d'une loi républicaine, de commettre l'acte ultime de désespoir que constitue un suicide et quel qu'en soit le motif, doublé de complicités voire même d'un crime commis par ceux qui procéderaient intentionnellement à une injection létale, car l'euthanasie est un meurtre.

UN COMBAT MAÇONNIQUE

Henri Caillavet est un franc-maçon qui eut une grande influence dans la période d'après-guerre. Il fut initié au Grand Orient de France en 1935 à vingt et un ans, ce qui est assez rare pour être signalé, et décéda en 2013. Proche des milieux libertaires et anarchistes, il faisait du trafic d'armes au profit des Brigades internationales qui se battaient au côté des républicains espagnols. Pendant la guerre, il fut poursuivi par le maréchal Pétain et plus tard, en tant que parlementaire, il fut membre de la Haute Cour de Justice chargée de juger certains responsables du régime de Vichy. Ancien député et ministre sous la IV^e République et sénateur sous la V^e, il devint une sommité du Grand Orient et fut pendant de nombreuses années président de la "*Fraternelle parlementaire*", l'association des parlementaires francs-maçons.

Il s'illustra par une intense activité de législateur dans les questions morales et sociales. Il prépara nombre de textes sur les dons d'organes, l'insémination artificielle, l'avortement, le divorce par consentement mutuel, l'internement psychiatrique... « *Permettre à un enfant handicapé de venir au monde, soutenait-il, est une faute parentale et peut-être même le témoignage d'un égoïsme démesuré.* » (*Mort d'Henri Caillavet, ancien ministre, LE FIGARO* du 27 février 2013)

Il a aussi fait des propositions de loi sur l'homosexualité et le transsexualisme.

Sénateur radical-socialiste, il est l'auteur en 1976 de la première proposition de loi tendant à la légalisation de l'euthanasie. « *Suicide assisté et euthanasie sont des programmes francs-maçons* », expliquait-il. Fort heureusement, le Sénat rejeta cette proposition de loi en 1978.

Malgré cet échec, la franc-maçonnerie n'abandonna pas son projet. Caillavet travailla dans les coulisses avec un acharnement de démon. Dès le début des années 1980, avec d'autres "frères", il crée l'*Association pour le droit de mourir dans la dignité* (ADMD) qui, au fil des ans et à la suite d'une intense collaboration avec les loges, finira par être à la pointe du combat pour obtenir la légalisation en France de l'euthanasie et du suicide assisté. Soutenues par un comité de personnalités issues du monde politique, universitaire, médiatique et scientifique, leurs initiatives sont puissamment relayées par les médias.



tous les ans à la procession du 15 août, « la procession du Vœu de Louis XIII ». Après la procession, notre Père, l'abbé de Nantes aimait à s'entretenir avec ce confrère parisien. Il est heureux que ce soit par la Sainte Vierge que cette relation se soit nouée. Cependant, malgré les instances de sa sœur Françoise – ou peut-être à cause – il restait plutôt sur la réserve. Étant pleinement de l'institution ecclésiastique, vicaire dans une grosse paroisse de Paris, notre situation ecclésiale n'était pas claire pour lui.

Sa retraite, en octobre 2004, correspondit au moment où notre père avait cessé de dire la messe, et qu'aucun confrère ne pouvait assurer ce service à la maison Saint-Joseph. Il a alors répondu avec un dévouement sans bornes à nos sollicitations pour venir nous donner les sacrements. Ce fut là une nouvelle tranche de son ministère, pendant seize années qui l'ont profondément marqué. Même si à son âge, ces pérégrinations étaient particulièrement fatigantes (elles l'ont mené à plusieurs pèlerinages à Lourdes, Fatima, et jusqu'au Canada), il ne refusait jamais. Cette charité première a été sa porte d'entrée dans l'intimité de notre communauté et non pas une séduction, un coup de foudre, ni même une conviction intellectuelle, comme ce le fut pour sa petite sœur Françoise.

Il a peu à peu découvert notre vie, nos combats, nos difficultés, nos convictions qui rejoignaient les siennes et sa tradition familiale d'Action Française et de catholicisme intégral. Chaque venue était pour lui l'occasion de connaître davantage l'abbé de Nantes, car dans les moments de liberté que lui laissait son ministère, il écoutait des conférences ou lisait la CRC. Ainsi, après avoir suivi en 2005 et 2006, les conférences d'une retraite sur saint Paul prêchée au début des années 1980 par l'abbé de Nantes, il me dit : « L'abbé de Nantes, c'est le plus grand théologien du vingtième siècle ! » Du même coup,

il regardait les critiques contre notre père comme jalousies d'hommes moins grands.

Ce qui l'a frappé, ce sont les fruits de cette œuvre à laquelle allait son dévouement. Les familles surtout le ravissaient. Il aimait voir tant d'enfants assister à nos cérémonies, prier... et courir ensuite. « Lorsque je vais à Saint-Parres, je me sens en famille », a-t-il avoué une fois à son auditoire.

Une amie phalangiste témoigne : « Je me rappelle dans les tout premiers temps où il vint à la maison Saint-Joseph que les frères m'avaient demandé d'aller le chercher à la maison Marie-Thérèse pour l'amener

à Saint-Parres. C'était quelques mois avant qu'il fit un premier camp d'août [2007].

« Il me semble qu'il n'avait pas encore bien compris ce qu'était la CRC et il était encore assez influencé par ce qu'il écoutait à Radio-Courtoisie.

« Mais quand je l'ai vu quelques mois plus tard à la fin du camp, je fus stupéfaite de son enthousiasme et de la compréhension qu'il avait des conférences, qu'il résuma comme si ça avait été la conviction de toute sa vie, en particulier celle expliquant la crise de l'Église par le concile Vatican II alors qu'il m'avait donné avec conviction une autre explication quelques mois auparavant dans la voiture.

« J'étais vraiment dans l'admiration de sa modestie et de la grâce de Dieu dans son âme sans compter, sûrement, le rôle de l'affection de ses neveux religieux et des frères ! »

Ce camp de la Phalange de 2007, le premier des quatorze qu'il fit comme aumônier, dont le sujet était « Vatican II : autodafé » a été un tournant décisif dans sa compréhension de la CRC. Il réclama les textes des conférences pour les lire à fond et pour comprendre vraiment en profondeur cette formidable réforme à laquelle il avait assisté de près dans son ministère paroissial. La réforme des catéchismes, le désastre de la liturgie moderne, auxquels il fut très sensible. Il disait à qui voulait l'entendre : « On a supprimé le latin pour amener les gens à l'église, pour avoir plus de monde, et résultat : on a vidé les églises. » Non, il n'appréciait pas ces « messes bavardages » comme il disait où le prêtre se croit obligé de parler constamment, alors que l'œuvre liturgique est une action de culte et de prières faite par l'Église, derrière laquelle l'homme disparaît pour ne laisser plus voir que le prêtre de l'Église. Lui, il savait si bien célébrer !

Lorsqu'il comprit le caractère néfaste de ce Concile, il admira immensément notre Père l'abbé de

UNE LECTURE HISTORIQUE, VIVANTE ET RELIGIEUSE DE L'ÉVANGILE

TOUT au long de sa vie de disciple de saint Charles de Foucauld, notre Père a vécu l'Évangile, et il n'a cessé, depuis notre fondation, de nous l'expliquer, afin de fixer notre regard sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa Divine Mère, et de nous appliquer à les connaître, à vivre en leur présence, afin de les aimer et servir parfaitement, nous attacher à eux et demeurer avec eux, de jour en jour... *Toujours, toujours, toujours...*

En particulier, à la fin de sa vie, quand déjà la maladie l'affaiblissait, il aimait prêcher sur l'Évangile, pour en retrouver la simplicité, qui voile des mystères infinis, c'est pour cela qu'il m'a fait beaucoup travailler. Ainsi, le 6 février 2000, notre Père commentait le premier article où j'affirmais que la vie publique de Notre-Seigneur n'avait pas duré trois ans, mais un an seulement (*L'Épiphanie du Sauveur*, CRC n° 364, février 2000). Il disait :

« Frère Bruno, vous achevez votre article en nous donnant rendez-vous à la prochaine session biblique, si l'on peut dire, pour continuer cette vie de Jésus que l'amour rendait dévorante. Caritas Christi urget nos. Jésus se précipite d'une chose à l'autre pour obéir à son Père en toute chose et accomplir son Évangile. Et bientôt, tout sera achevé. Nous allons être pris dans cette angoisse, dans cette accélération de l'histoire. Tout va aller très vite et bientôt, Jésus quittera les hommes après les avoir vus si peu de temps que les générations n'ont pas voulu y croire. Jésus serait resté trente ans pile sur terre. Ce n'est pas beaucoup, et une seule année de vie publique, pour tout faire ? Ce n'est pas possible ! Il semble pourtant que si.

« Jésus était pris dans cette angoisse de l'évangélisation et il était pressé d'en finir avec son ennemi qu'il allait rencontrer personnellement sur la Croix, après sa sainte agonie. Jésus était un athlète, il était un sage, il était un martyr, le plus doux des hommes, le plus chaleureux, et les hommes l'ont rejeté. Tout de même, certains furent fidèles. »

C'est maintenant qu'a lieu cette « session biblique », naguère annoncée par notre Père, nous allons continuer cette « vie de Jésus », à son école, et dans son esprit, en faisant une lecture historique, vivante et religieuse de l'Évangile. C'est ce qu'il a lui-même pratiqué avec une Intelligence des textes inspirés comparable à celle des docteurs de l'Église, tellement salutaire dans la déchéance actuelle de l'exégèse, que nous n'hésitons pas à dire qu'il fut lui-même inspiré pour rendre à ceux qui veulent bien l'écouter la compréhension et le goût, la saveur, la sagesse salutaire de cette Révélation.

UNE LECTURE HISTORIQUE.

Cette sagesse est d'abord fondée sur la certitude de la véracité parfaite des quatre Évangiles, de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, **qui sont les documents les plus fiables de l'historiographie universelle. Parce qu'ils ont Dieu pour Auteur.**

La trame de leur récit est d'une Sagesse divine, folie aux yeux des hommes, qui n'aurait pu jaillir d'une intelligence humaine, encore moins emporter la foi de millions de catholiques pendant deux mille ans, si cela n'avait été l'œuvre de Dieu.

Qui aurait inventé que le Fils de Dieu venu sur la terre passe vingt-neuf ans dans une bourgade de campagne, pauvre, abjecte, sans laisser aucun témoignage sur cette tranche de son existence ? C'eût été si facile d'inventer... Qui aurait imaginé que le Messie annoncé par les prophètes comme le Triomphateur, le Roi victorieux de la terre entière, marche volontairement à l'échec, à la mort, à la désaffection des siens, et disperse même les foules qui l'acclament comme roi ? Et qu'enfin, il se livre à ses ennemis, se laisse outrager, torturer, et qu'il meure sur une Croix, le supplice des esclaves ! C'est si mystérieux, si contraire à la sagesse humaine que les Apôtres eux-mêmes en ont un moment perdu la foi. Certes, Il est ressuscité, mais une fois données les preuves de sa résurrection, Il remonte vite au Ciel d'où Il est venu, laissant sur terre une poignée d'hommes sans force ni courage pour établir son Règne dans le monde. Ils n'ont pu s'atteler à cette tâche qu'après le don de l'Esprit de Dieu, à commencer par saint Pierre disant aux juifs le jour de la Pentecôte : *« Jésus le Nazoréen, que Dieu a accrédité auprès de vous par des miracles [...], cet homme, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité, le délivrant des affres de l'Hadès. »* (Ac 2, 22-24)

Il a fallu encore un miracle de la grâce pour que les trois mille âmes qui écoutent cette réprimande reconnaissent leur crime, se convertissent et demandent le baptême. Comme il a fallu que l'Esprit-Saint demeure à l'œuvre pour que l'Église s'étende sur toute la surface de la terre et emporte l'adhésion des peuples à cet Évangile de pénitence, de souffrance acceptée, de renoncement aux biens de ce monde, message tellement contraire aux aspirations humaines ! C'est la preuve de l'action de Dieu qui se révèle par l'Évangile, et qui touche les cœurs de ceux qui le reçoivent de la main de ses ministres, en raison du dogme de l'inspiration divine de la Sainte Écriture, aujourd'hui complètement méconnu, mais fidèlement

l'Église synodale c'est un esprit, c'est une méthode, c'est une organisation ministérielle des charismes, dans une confusion totale des pouvoirs d'ordre, d'enseignement et de gouvernement, suivant trois priorités sans cesse répétées de "communion", de "mission" et de "participation" et dont l'unique et réel but recherché est le laminage complet et en profondeur, au sein de l'Église, de toute forme d'autorité.

Une Église synodale peut être définie comme l'antithèse d'une Église hiérarchique et monarchique et non plus seulement comme le renversement de la pyramide de sa Hiérarchie. C'est l'achèvement du processus initié en 1964 par l'adoption du principe de "collégialité", premier coup dévastateur porté à l'Église, pour parvenir à la "participation" de tous, de tous les baptisés « à la vie de l'Église et à sa mission ».

« Une Église synodale est fondée sur la reconnaissance de la dignité commune qui découle du Baptême, lequel fait de ceux qui le reçoivent des fils et des filles de Dieu, des membres de sa famille, et donc des frères et des sœurs en Christ. Habités par l'unique esprit, ils et elles sont envoyés pour accomplir une mission commune (...). Le Baptême crée ainsi une véritable coresponsabilité entre les membres de l'Église qui se manifeste dans la participation de tous à la mission et à l'édification de la communauté ecclésiale, chacun et chacune selon ses charismes. » Une Église synodale « désire être humble. Elle sait qu'elle doit demander pardon et qu'elle a beaucoup à apprendre » notamment dans ses relations « avec les autres Églises et communautés ecclésiales, auxquelles nous sommes unis par le lien d'un unique Baptême (...) ».

Voilà pour ce qui est de l'esprit d'une Église synodale qui est « une Église de l'écoute (...). Pour beaucoup de personnes, la grande surprise a été précisément l'expérience d'être écoutée par la communauté, dans certains cas pour la première fois, recevant ainsi une reconnaissance de leur valeur unique et par là un témoignage de cet amour singulier du Père pour chacun de ses fils et de ses filles. » C'est une Église de la rencontre et du dialogue, ouverte et accueillante, au sein de laquelle tous et toutes se sentent les bienvenus, peuvent participer à « la conversation dans l'Esprit » qui relève du plus pire illuminisme. Il s'agit « d'une prière partagée en vue d'un discernement en commun ».

Concrètement, la "dynamique" se déroule en trois étapes. La première : la prise de parole de chacun et de chacune, les autres écoutant, convaincus que « chaque personne a une contribution précieuse à apporter ». La deuxième : chacun reprend la parole « non pas pour réagir et contrer ce qui a été entendu, en réaffirmant sa propre position, mais pour

exprimer ce qui, au cours de l'écoute, l'a touché le plus profondément ». Enfin troisième et dernière étape : « identifier les points clés... pour dégager un consensus » bien convaincu que « le Seigneur est la pierre angulaire qui permettra à la "construction" de tenir debout » et que « l'Esprit, maître de l'harmonie, aidera à passer de la cacophonie à la symphonie ».

Voilà pour ce qui est de la méthode, cette "conversation dans l'Esprit" qu'une consultation synodale menée au niveau universel, toute nouvelle, découverte après deux mille ans d'existence d'une Église "balbutiante" qui commence enfin à comprendre ce que Notre-Seigneur attend d'Elle et de ses ministres et qui serait à mettre en œuvre à tous les niveaux pour toute décision à prendre. Mais dans ces discussions et bavardages, *quid* de la foi, de la doctrine, de la Tradition, des lois de l'Église, de la discipline catholique, etc ?

Tout cela est absolument hors du champ d'application de cette "conversation dans l'Esprit" où n'y seront sans doute pas les bienvenus les tenants de ce que le Saint-Père désigne par "néo-pélagianisme" et qu'il décrit comme « ceux qui, en définitive, font confiance uniquement à leurs propres forces et se sentent supérieurs aux autres parce qu'ils observent des normes déterminées ou parce qu'ils sont inébranlablement fidèles à un certain style catholique justement propre au passé. C'est une présumée sécurité doctrinale ou disciplinaire qui donne lieu à un élitisme narcissique et autoritaire, où, au lieu d'évangéliser, on analyse et classifie les autres, et, au lieu de faciliter l'accès à la grâce, les énergies s'usent dans le contrôle. » (*EVANGELII GAUDIUM*, n° 94) Quant à ceux qui disent : « On a toujours fait ainsi », François les condamne sans appel : « Cette parole est un venin dans la vie de l'Église. » (discours du 9 octobre 2021 avec référence au n° 33 de *EVANGELII GAUDIUM*)

Autant dire de nous, de ceux qui voudraient rendre témoignage à Notre-Seigneur au point de demeurer « inébranlablement fidèles » à la foi catholique pour cause de « perfection divine » et que leur a enseignée une Église que le Saint-Père juge d'un temps passé et révolu, se sentiront d'eux-mêmes exclus de cette Église aujourd'hui synodale pratiquant l'auto-excommunication pour qui, prétendument, serait privé des lumières de "l'Esprit".

De la méthode, il faut maintenant passer à une nouvelle organisation des ministères. Ce sera tout l'enjeu des discussions au sein de l'Assemblée synodale convoquée à Rome cet automne.

En premier lieu, *L'INSTRUMENTUM LABORIS* réaffirme sans la moindre autorité le principe d'égalité entre "ministres ordonnés", c'est-à-dire les évêques, prêtres, diacres et les "ministres baptismaux", c'est-à-dire l'ensemble des laïcs qui reçoivent directement leur

« Et c'est vrai ! Aussi vrai qu'insensé ! commentait notre Père. Le Concile a renversé l'ordre hiérarchique et mis l'Église tête en bas, pieds en l'air, sous prétexte de faire reposer la pyramide sur sa base ! Il fallait que le Pape soit assujéti aux évêques et ceux-ci (nous verrons comme !) au peuple. » (CRC n° 22, juillet 1969)

De cette nouvelle vision de l'Église découle la **coresponsabilité** de chacun des membres du Peuple de Dieu : une notion ressassée une vingtaine de fois dans le rapport du Synode. « *La coresponsabilité, idée maîtresse de Vatican II* », explique Suenens, doit être réalisée en tout premier lieu « *au niveau du Saint-Siège* », en dépassant même la lettre du Concile, qui présente sur ce point « *une lacune importante, dont nous souffrons à l'heure actuelle* ».

Une autre idée du cardinal se retrouve dans le rapport de synthèse :

« *Il est dans la logique de Vatican II que les Églises particulières – à travers leurs évêques réunis en conférences épiscopales – soient consultées ouvertement et collectivement, et puissent collaborer aux documents d'intérêt vital pour toute l'Église. Et cela en associant à ce travail, non seulement leurs commissions théologiques propres, mais encore les laïcs qualifiés en la matière. Cela répond à l'esprit du Concile comme aux aspirations de nos chrétiens les meilleurs, conscients d'être membres à part entière d'une Église qui est : "nous tous ensemble".* »

Finalement, notre Père résumait la pensée du cardinal en disant qu'il était « *contre Vatican I, pour aller au-delà de Vatican II, vers un Vatican III* »... qui se réalise au Synode sur la synodalité, avec une radicalité inédite. En effet, quand Suenens n'aspirait qu'à instituer une tutelle des évêques sur le Pape, François et le Synode, aujourd'hui, généralisent cette révolution à tous les étages de l'Église.

LA RÉACTION DES ÉVÊQUES.

Depuis quelques mois, cependant, plusieurs évêques et cardinaux dénoncent le processus synodal avec lucidité. Il s'agit des cardinaux Müller, Burke et Zen, de Nos Seigneurs Schneider, Gadecki, Strickland, Barron, Aguer et quelques autres encore au Mexique ou en Allemagne. En France, en revanche, aucune réaction. Les évêques disent s'en remettre au Saint-Esprit !

Cependant, parmi ces opposants déclarés, ceux qui ont été invités à participer personnellement au Synode, comme le cardinal Müller, Mgr Gadecki ou Mgr Barron, ont accepté de s'y rendre. Aucun d'entre eux n'a quitté l'assemblée en signe de protestation et tous ont signé le rapport final sans broncher. Et s'ils dénoncent les erreurs du Synode, c'est en invoquant les textes de Vatican II et l'autorité de Benoît XVI. Nous sommes au rouet !

En 2020, Mgr Schneider avait tout de même dénoncé « *l'affirmation erronée contenue dans la déclaration du concile Vatican II DIGNITATIS HUMANÆ* [sur la liberté religieuse]. *Cette erreur a provoqué une série de pratiques et de doctrines désastreuses, telles que la réunion de prière interreligieuse à Assise en 1986, et le Document d'Abou Dhabi en 2019.* »

S'il espère que ces erreurs seront « *corrigées* » un jour, il s'est bien gardé jusqu'à présent d'une accusation formelle d'hérésie contre leurs auteurs, en particulier contre le pape François, pour obtenir de lui soit la rétractation d'un enseignement malheureux d'un jour soit la confirmation, mais par un jugement infaillible d'un enseignement alors donné pour toujours. C'est la procédure que notre Père désignait par la formule de **l'appel du Pape au Pape**.

Mgr Schneider en est loin, malheureusement. Il met en cause *DIGNITATIS HUMANÆ*, certes, mais il ne comprend pas que tous les Actes de Vatican II sont imprégnés de l'esprit mauvais des novateurs qui les ont inspirés. D'un paragraphe à l'autre et tout au long des textes, le meilleur côtoie le pire, l'infaillible justifie le faillible, le vrai garantit le faux, rendant intenable toute interprétation conforme à la Tradition. Comme l'a démontré notre Père, **Vatican II est à rejeter tout entier**.

Le seul évêque à mettre en relation la crise de l'Église avec les erreurs du Concile, au point d'en réclamer la condamnation, c'est Mgr Vignano, ancien nonce apostolique aux États-Unis. Il est certainement le plus proche des positions de la CRC et va jusqu'à vouloir engager une procédure pour déposer le Pape.

Mais il ne songe pas à faire appel du Pape au Pape. Ses nombreuses interventions n'expriment pas d'espérance surnaturelle de la conversion du Saint-Père, qu'il faut implorer du Cœur Immaculé de Marie. En fait, il n'a plus foi en l'Église. Il s'est en effet rallié à la cause de Mgr Lefebvre qu'il loue comme un confesseur de la foi, jusque dans ses consécrations épiscopales schismatiques de 1988. Quel gâchis !

L'Église ne pourra pas faire l'économie d'une Contre-Réforme catholique, selon l'exemple et les enseignements de l'abbé de Nantes. C'est la première grande conclusion de cette conférence. L'Église ne pourra pas se redresser sans condamner la réforme du concile Vatican II et les enseignements subséquents des papes, sur l'autorité desquels François s'appuie aujourd'hui pour imposer sa réforme synodale.

Aussi, rédiger aujourd'hui de simples *dubia* pour combattre des erreurs qui prospèrent en réalité dans la Chaire même de saint Pierre depuis soixante ans est absolument sans force. Et critiquer les erreurs, les hérésies du pape François, même avérées sur le fond, est en soi une faute très grave, surtout de la part d'un évêque, lorsque la critique n'est pas formalisée par